



## De la narration à la scène : l'amitié à l'épreuve du malheur dans Marc-Antoine et Bradamante de Robert Garnier

Florence Dobby-Poirson

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090084ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090084ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dobby-Poirson, F. (2015). De la narration à la scène : l'amitié à l'épreuve du malheur dans Marc-Antoine et Bradamante de Robert Garnier. *Topiques, études satoriennes / Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 1, 1–16.  
<https://doi.org/10.7202/1090084ar>

Résumé de l'article

Garnier met en scène plusieurs personnages d'amis. Ils lui sont inspirés par des récits épiques ou historiques, où l'amitié contribue peu ou prou au mouvement dramatique de la narration. Il confère ainsi à une figure d'arrière-plan un véritable rôle théâtral, ou transpose sur scène une situation dramatique déjà existante dans le texte-source : dilemme, reconnaissance, suicide. Confrontés au malheur, les personnages prouvent leur dévouement aux affligés en leur apportant leur soutien moral, ou une aide effective qui fait rebondir l'action. Ces scènes topiques comportent parfois elles-mêmes des récits, qui éclairent le public sur la naissance de l'amitié, les expériences, les sentiments et les valeurs qui la fondent : admiration pour le courage, la loyauté de l'ami, gratitude pour son esprit de sacrifice.

© Florence Dobby-Poirson, 2015



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## De la narration à la scène : l'amitié à l'épreuve du malheur dans *Marc-Antoine et Bradamante* de Robert Garnier

« Des hommes l'amitié doit estre tousjours une,  
Sans bransler, variable, avecques la Fortune<sup>1</sup>. »

Ces vers sentencieux adressés, dans *Marc-Antoine* de Robert Garnier, au héros éponyme de la tragédie par son ami Lucile, énoncent un principe que l'on retrouve, de manière récurrente, dans les traités de morale antiques très répandus à l'époque où ce dramaturge compose son théâtre : c'est dans le malheur que l'on reconnaît ses véritables amis.

Cette idée est si communément admise chez les auteurs antiques qu'elle se trouve formulée dans les *Adages* d'Érasme, qui, empruntant au *De Amicitia*<sup>2</sup> de Cicéron, inclut aussi dans son commentaire deux autres citations de même sens, tirées respectivement de Plaute<sup>3</sup> et des *Proverbes* de la Bible<sup>4</sup>. De même, pour Plutarque traduit par Amyot, les amis « qui ne sont pas à l'espreuve de la fortune, ne font que couler<sup>5</sup> », tandis que, toujours pour Cicéron, « il serait difficile de souffrir l'adversité sans un compagnon capable d'en souffrir encore plus que nous<sup>6</sup> ». L'action tragique permet à Garnier de présenter au spectateur une conception de l'amitié idéale, fondée notamment sur le *De Amicitia* de Cicéron<sup>7</sup>, l'*Éthique à Nicomaque*

---

<sup>1</sup> Robert Garnier, *Marc-Antoine*, v. 980-981. Nous nous référons à l'édition des *Œuvres complètes* de Garnier par R. Lebègue, 1974 (*Marc-Antoine*) et 1979 (*Bradamante*).

<sup>2</sup> « Amicus certus in re incerta cernitur » (*Laelius de Amicitia*, ch 17, §. 64) : « Un ami sûr se reconnaît dans l'insécurité ». Cicéron cite lui-même un hexamètre d'Ennius. Érasme de Rotterdam, *Les Adages*, 2011, vol. IV, p. 193-194, adage n° 3405.

<sup>3</sup> « Plautus item eum amicum pronuntiat, qui in re dubia juvat » : « un ami [...] est celui qui nous aide dans l'insécurité » (*Epidicius*, v. 113), *ibid.*

<sup>4</sup> « Omni tempore diligit qui amicus est, et frater in angustiis comprobatur » : « À tout moment, un ami nous aime et un frère s'éprouve dans les embûches » (*Proverbes*, ch. 17, §. 17), *Ibid.*

<sup>5</sup> « De la pluralité d'Amis », dans *Les Œuvres morales & meslees de Plutarque, Translatees du Grec en François par Messire Jacques Amyot*, 1572, t.1, ch. 16, p. 104. (texte original : « τῶν δ' ἀνεξετάστως παραρρύντων ὡσπερ νομισμάτων ἀδοκίμων ἐλεγχόμενων «Οἱ μὲν ἐστερημένοι / χαίρουσιν, οἱ δ' ἔχοντες εὔχονται φυγεῖν »).

<sup>6</sup> « Adversas vero difficile esset sine eo, qui illas gravius etiam quam tu ferret », *L'Amitié (Laelius de Amicitia)*, édition et traduction R. Combès, 1983, ch. 5, §. 22, p. 15. Édition en un seul volume

<sup>7</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle les œuvres morales de Cicéron, très accessibles en latin, connurent aussi de nombreuses traductions françaises. Le *De Amicitia*, notamment, fut traduit par Blaise de Vigenère en 1579.

d'Aristote<sup>8</sup> et les *Œuvres morales* de Plutarque<sup>9</sup>, et selon laquelle, confrontée aux coups du sort, l'affection entre les amis trouve l'occasion de parvenir à son plein accomplissement. Mais les péripéties du drame peuvent en venir aussi à interroger, voire à remettre en cause, le modèle antique de l'amitié.

On trouve d'assez nombreux personnages d'amis dans le théâtre de Garnier, mais c'est dans *Marc-Antoine*, et dans la tragi-comédie *Bradamante*, que la question de l'amitié se trouve portée sur la scène avec le plus d'évidence<sup>10</sup>. Ces deux pièces présentent aussi la particularité d'être tirées de sources narratives, dont l'auteur se réclame explicitement<sup>11</sup> : deux récits d'historien : les *Vies* de Brutus et d'Antoine de Plutarque<sup>12</sup> ; un récit épique et romanesque : le *Roland furieux* de l'Arioste<sup>13</sup>.

Garnier traite diversement ces sources : tantôt il les suit de près, tantôt il les modifie, pour mieux les adapter à ses intentions : capter l'intérêt du public et l'émouvoir, tout en suscitant sa réflexion. Or l'amitié acquiert une grande force dramatique quand elle doit faire face aux épreuves de la Fortune, ou se trouve mise en balance avec l'amour. Entrant alors en jeu dans des conflits passionnels, elle contribue à l'émotion. Enfin Garnier entendant, dans une visée didactique, présenter en action une morale de l'amitié, il en montre des exemples, et ce, dans

---

<sup>8</sup> On ignore si Garnier connaissait le grec, mais il pouvait avoir à sa disposition des traductions latines : celle de Nicolas Oresme, rédigée en 1370 mais imprimée en 1498 et utilisée pendant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, et celle de Denis Lambin, parue en 1558.

<sup>9</sup> Traduites en français par Jacques Amyot en 1572. – Dans quelle mesure les traductions latines et françaises de la Renaissance, textes-sources de Garnier, reflètent-elles avec exactitude les originaux grecs ? Celles d'Amyot, certaines transpositions et gloses mises à part, sont considérées comme souvent plus fidèles que des traductions plus modernes. On peut toutefois se demander si en retour la conception de l'amitié des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle n'a pas pu influencer les traducteurs, et si le lexique qu'ils utilisent rend toujours bien compte des concepts exprimés par les auteurs antiques. Cette vaste question mériterait des études approfondies, à propos de la traduction de l'*Éthique à Nicomaque* par D. Lambin notamment.

<sup>10</sup> Certaines suivantes, telles qu'Eras et Charmion dans *Marc-Antoine*, ou Hippalque dans *Bradamante*, se comportent comme des amies de l'héroïne. On peut citer aussi, dans cette dernière pièce, Marphise, la sœur de Roger, et Renaud, frère de Bradamante et ami de Roger, qui toutefois embrassent les intérêts des héros au moins autant par amour fraternel que par amitié. Dans *Cornélie* (1574), Cicéron joue auprès de la jeune héroïne éponyme le rôle d'un père autant que d'un ami ; César et Antoine, ainsi que les conjurés Brute et Cassie, sont liés par l'amitié mais aussi par leurs intérêts ou passions politiques.

<sup>11</sup> Il mentionne tout ou partie de ses sources dans les arguments des pièces : *op. cit.*, p. 13 (*Marc-Antoine*) et p. 116 (*Bradamante*).

<sup>12</sup> La traduction française des *Vies des hommes illustres* par Jacques Amyot paraît en 1559.

<sup>13</sup> La première traduction française complète du *Roland furieux* paraît à Lyon en 1543, sans nom de traducteur ; celle de Jean Martin (1544), révisée par Gabriel Chappuys en 1576 (date possible de la composition de *Bradamante*), est rééditée en 1582 ; des traductions partielles, par Fornier et Boyssières, paraissent en 1578, 1579, 1580 ; François de Rosset publie à son tour une traduction en 1582 (année de la réédition de la traduction de J. Martin et de l'édition de *Bradamante*). Voir Alexandre Cioranescu, *L'Arioste en France : des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1, ch. 2, p. 76-88, p. 94-100.

les deux sens du terme : des modèles d'amitié parfaite, tels que Marc-Antoine et Lucile, mais aussi le cas, plus litigieux, de Roger et Léon dans *Bradamante*.

### ***Deux amis parfaits : Antoine et Lucile***

Dans *Marc-Antoine* (publié en 1578) Garnier représente des événements bien connus des lecteurs de la Renaissance : le double suicide de la reine d'Égypte et de son amant, abandonnés de tous sauf de quelques familiers. Ce sujet n'est pas nouveau non plus au théâtre : il a déjà été exploité par Jodelle<sup>14</sup> et par quatre auteurs italiens<sup>15</sup>. Mais Garnier est le seul dramaturge à mettre en scène Lucilius<sup>16</sup>, personnage historique mentionné deux fois par Plutarque et également par Appien<sup>17</sup>, et qui, lit-on dans Plutarque traduit par Amyot, garda « foy et loyauté d'amitié [à Antoine] jusques à la fin de ses jours<sup>18</sup> ». Il consacre même la totalité de l'acte III au dialogue d'adieu entre Lucile et Marc-Antoine, qui confie à son fidèle compagnon son intention de se suicider.

La première réplique du héros caractérise d'emblée le personnage de Lucile, qui incarne, du même coup, certains traits définitoires de l'amitié chez les moralistes : dans l'adversité, l'ami apporte du réconfort, et l'on peut compter sur sa constance, car il n'oublie pas les bienfaits reçus :

Lucile, seul confort de ma fortune amère,  
En qui seul je me fie, et en qui seul j'espère,  
Reduit à desespoir [...]  
Je demeure tout seul resté de ma fortune.  
Tout me fuit, tout me laisse, et personne de ceus  
Qui ont de ma grandeur les plus grands bien receus  
N'assiste à ma ruine, ils ont maintenant honte  
D'avoir par le passé fait de moy quelque conte :  
S'en retirent, monstrant m'avoir, pour me piper,  
Suivy, sans à mon mal vouloir participer<sup>19</sup>.

---

<sup>14</sup> Etienne Jodelle, *Cléopâtre captive*, 1553.

<sup>15</sup> Spinello, *Cleopatra* (1550) ; Cesare de Cesari, *Cleopatra* (1552) ; Ghiraldi Cinthio, *Cleopatra* (1573) ; Pastorelli, *Marcantonio e Cleopatra* (1576).

<sup>16</sup> Garnier francise le nom latin de Lucilius. Selon qu'il s'agit du personnage historique ou du personnage de la tragédie, nous emploierons la forme latine ou francisée de son nom.

<sup>17</sup> Appien, *Les Guerres civiles à Rome*, 2008, t. 4, ch. 15, §. 129 (texte en prose p. 206-207). Garnier ne mentionne pas Appien parmi ses sources.

<sup>18</sup> Plutarque, *Les Vies des hommes illustres Grecs et Romains, comparées comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chéronnee...*, 1579, p. 1140 (*Vie d'Antoine*, 69 : « πιστός αὐτῷ καὶ βέβαιος ἄχρι τῶν ἐσχάτων καιρῶν παρέμεινεν »).

<sup>19</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 864-875.

Plus loin, Antoine fait à nouveau l'éloge de Lucile, qui, contrairement aux faux amis ingrats qui l'ont abandonné dans la défaite, fait preuve d'une « fermeté » d'âme inébranlable, que Cicéron<sup>20</sup> et Plutarque<sup>21</sup> mettent au nombre des qualités de l'ami véritable :

Je suis laissé, trahi, si qu'entre mille et mille  
Qui me suivoient amis, je n'ay que vous Lucile :  
Vous seul m'accompagnez ferme comme une tour,  
Contre le sort humain en une sainte amour<sup>22</sup>.

On a vu que Lucile partage avec Antoine cette conviction que l'amitié vraie résiste aux coups de la Fortune. Tous deux sont donc unis par des valeurs communes, qui, avec une longue fréquentation et des services rendus, constituent pour Plutarque, dans le chapitre « De la pluralité d'Amis » des *Œuvres morales*<sup>23</sup>, un des fondements de l'amitié.

Ils se connaissent en effet de longue date, depuis la bataille de Philippies où Brutus fut vaincu par Antoine et Octave. Garnier fait évoquer par son héros, en quelques vers, la naissance de cette relation :

Là sourdit l'amitié, l'immuable amitié,  
Dont mon cœur a depuis au vostre esté lié :  
Et fut là mon Lucile où Brute vous sauvastes,  
Et que pour vostre Brute Antoine vous trouvastes :  
Ce me fut plus grand heur d'acquérir tel amy,  
Que d'avoir déconfit Brute mon ennemy<sup>24</sup>.

Plutarque rappelle tout aussi brièvement cette rencontre dans la *Vie d'Antoine*<sup>25</sup>, car il l'a déjà relatée en détail dans la *Vie de Brutus*<sup>26</sup> : Lucilius, partisan et ami de Brutus, voyant que celui-ci risquait d'être pris par les troupes adverses, se constitua prisonnier en se faisant passer pour lui, lui permettant ainsi de s'échapper. Mené à Antoine, il lui révéla fièrement qui il était, prêt à mourir pour sa tromperie. Mais Antoine, subjugué par un tel dévouement, non seulement

<sup>20</sup> *Laelius*, ch. 5, §. 18, p. 13 : l'amitié ne peut exister que chez les « hommes de bien », qui se distinguent par leur « grande fermeté de caractère » (« Qui ita se gerunt, ita vivunt, ut eorum probetur fides, integritas, æqualitas, liberalitas nec sit in iis ulla cupiditas, lubido, audacia sitque magna constantia, ut ii fuerunt, modo quos nominavi, hos viros bonos, ut habiti sunt. ») ; ch. 17, §. 62, p. 40 : « Ce sont donc des caractères fermes, solides, constants qu'il faut choisir » (« sunt igitur firmi et stabiles et constantes eligendi »).

<sup>21</sup> « De la pluralité d'Amis », *Op. cit.*, p. 106 : « l'amitié demande une nature ferme et constante » (« ἡ φιλία στάσιμὸν τι ζητεῖ καὶ βέβαιον ἦθος καὶ ἀμετάπτωτον ἐν μιᾷ χώρῳ καὶ συνηθείᾳ »).

<sup>22</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 970-975.

<sup>23</sup> « De la pluralité d'Amis », *Op. cit.*, p. 104, F : « l'amitié nous serre [...] par fréquentes et continuelles conversations [fréquentations], caresses et offices d'amitié » (« Ἡ μὲν γὰρ συνάγει καὶ συνίστησι καὶ συνέχει καταπικνοῦσα ταῖς ὁμιλίαις καὶ φιλοφροσύναις »).

<sup>24</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 962-967.

<sup>25</sup> « Vie d'Antoine », *Op. cit.*, p. 1140.

<sup>26</sup> « Vie de Brutus » *Ibid.*, p. 1228-1229.

l'épargna, mais, l'embrassant, le compta désormais au nombre de ses amis, aimant mieux, écrit Amyot traduisant Plutarque, « que telz hommes que cestuy-cy soient [ses] amis que [ses] ennemis<sup>27</sup> ».

La manière dont Garnier exploite sa double source est révélatrice. Comme Plutarque dans la « Vie d'Antoine », il s'en tient à l'essentiel des faits : Lucilius a risqué sa vie pour sauver Brutus. En revanche, il emprunte à la « Vie de Brutus » les paroles élogieuses d'Antoine convertissant en ami un adversaire dont il admire la loyauté. Il met ainsi en évidence une des bases de cette relation désormais indestructible : l'estime réciproque. En effet, si Antoine est séduit par le dévouement de Lucilius, de son côté Lucilius a demandé à être livré, non au vindicatif Octave, mais à Antoine, réputé plus magnanime, et qui de fait se montre digne de ce choix. Or Cicéron recommande d'« essayer » ses amis, « comme on essaie un cheval nouveau », afin de savoir s'ils sont vraiment capables d'amitié<sup>28</sup>. Antoine n'a pas eu besoin d'« essayer » Lucile, qui a déjà fait ses preuves à l'égard de Brutus, et lui-même passe brillamment l'épreuve de la clémence. En conséquence de quoi Lucile se sent désormais tenu de consacrer à Antoine une vie que celui-ci a sauvée : comme l'affirme Cicéron, les services rendus fondent, ou renforcent, l'amitié<sup>29</sup>, et à plus forte raison quand ils sont mutuels.

Cicéron évoque une situation dramatique très proche du stratagème de Lucilius se substituant à Brutus pour le sauver : dans une pièce de Pacuvius<sup>30</sup>, où un roi veut immoler Oreste, Pylade prétend être Oreste pour être tué à sa place, tandis qu'Oreste, voulant lui éviter ce sort, soutient qu'il est bien Oreste<sup>31</sup>. On voit ainsi se profiler, derrière les « couples » Lucile-Brute, et Antoine-Lucile, attestés par l'histoire mais inédits en tragédie, la figure de héros plus traditionnels, emblématiques de l'amitié parfaite. Or Plutarque et Aristote remarquent qu'à l'instar d'Oreste et Pylade, les amis illustres de l'histoire et de la mythologie se présentent

---

<sup>27</sup> « Vie de Brutus », *Op. Cit.*, p. 1229 (*Vie de Brutus*, 50 : « τοιοῦτων δ' ἀνδρῶν φίλων τυγχάνοιμι μᾶλλον ἢ πολεμίων »).

<sup>28</sup> *Laelius*, ch. 17, §. 62-63, p. 40 : « Et iudicare difficile est sane nisi expertum [...]. Est igitur prudentis sustinere, ut currum, sic impetus benevolentiae, quo utamur quasi equis temptatis, sic amicitia <ex> aliqua parte periclitatis moribus amicorum ». Plutarque donne le même conseil (« De la pluralité d'Amis », *op. cit.*, p. 104, B) : « il faut recevoir l'amy après l'avoir bien esprouvé » (« δεῖ γὰρ ἀποδέξασθαι κρίναντα »).

<sup>29</sup> *Laelius*, ch.9, §. 29, p. 21 : « la passion s'affermir quand un service a été rendu, quand le dévouement s'est manifesté » (« confirmatur amor et beneficio accepto et studio perspecto »). Pour Plutarque aussi, les « offices » contribuent à lier les amis (*cf.* note 23).

<sup>30</sup> Probablement le *Dulorestes*.

<sup>31</sup> *Laelius*, ch. 7, §. 24, p. 17. Cicéron fait allusion au même épisode de cette pièce dans le *De Finibus* (ch. 2, §. 24, p. 79).

toujours deux par deux<sup>32</sup>, car la vraie amitié est rare<sup>33</sup>. C'est sans doute pour cette raison que Garnier modifie certaines indications de la « Vie d'Antoine », selon lesquelles, après la défaite d'Actium, Antoine aborda en Afrique où il erra quelque temps avec deux familiers : Lucilius et un rhéteur grec<sup>34</sup>. Garnier ignore délibérément ce dernier personnage, qui n'a pas le relief héroïque de Lucilius, et dont la présence auprès du vaincu ne lui permettrait pas de mettre en scène un « couple » exemplaire. Il lui importe aussi qu'Antoine paraisse aussi pitoyable que possible : isolé, n'ayant plus auprès de lui qu'un unique ami. De plus, le général déchu, dont il ne cache pas les défauts, attire mieux la sympathie du public s'il le montre capable d'amitié, et d'inspirer en retour un dévouement extraordinaire : preuve qu'il en est digne, ce qui compense ses faiblesses. Le pathétique sert donc les intentions didactiques de la pièce, les deux personnages exemplifiant la maxime cicéronienne : « l'amitié ne peut exister qu'entre gens de bien<sup>35</sup> ».

Le rôle de Lucile ne se limite pas à suivre son ami dans le malheur, ce qui suffirait à justifier l'éloge qu'Antoine fait de lui ; il s'efforce de lui porter conseil et de lui fournir un soutien moral. Ainsi, quand celui-ci soupçonne sa maîtresse de le trahir pour s'entendre avec Octave, il prend la défense de Cléopâtre<sup>36</sup>. C'est à une telle objectivité que l'on distingue l'ami du flatteur, qui, selon Plutarque, parle à l'unisson de celui à qui il veut plaire<sup>37</sup>. De plus, aller dans son sens ne ferait que désespérer davantage Antoine, à qui la défaite a fait perdre toute estime de lui-même, alors qu'en pareil cas Cicéron juge que l'on doit chercher à « relever

---

<sup>32</sup> Plutarque : « De la pluralité d'Amis », *op. cit.*, p. 103, H. Aristote : *Éthique de Nicomaque*, traduction J. Voilquin, 1965, l. 9, ch. 10, §. 6, p. 284 : « Les amitiés qu'on célèbre d'ordinaire n'existent qu'entre deux êtres » (« αἱ δ' ὑμνούμεναι ἐν δυοῖ λέγονται »).

<sup>33</sup> Plutarque : *ibid.*, p. 106 : « C'est chose rare, et difficile à rencontrer, qu'un certain amy » (« καὶ σπάνιον καὶ δυσεὔρετόν ἐστι φίλος βέβαιος »). Aristote : *ibid.*, l. 8, ch. 3, §. 8, p. 235 : « Il est tout naturel que de pareilles amitiés soient rares, car les hommes qui remplissent de telles conditions sont peu nombreux » (« Σπανίας δ' εἰκὸς τὰς τοιαύτας εἶναι· ὀλίγοι γάρ οἱ τοιοῦτοι »). Aristote revient sur cette idée dans un autre chapitre, où il passe en revue toutes les raisons pour lesquelles on ne peut avoir qu'un nombre limité de vrais amis, (*ibid.*, l. 9, ch. 10, p. 283-284). Voir aussi Cicéron, *De Amicitia*, ch. 17, § 62 et § 64, *op. cit.*, p. 40-41.

<sup>34</sup> « Vie d'Antoine », *Op. cit.*, p. 1140.

<sup>35</sup> *Laelius*, ch. 5, §. 18, p 12 : « hoc primum sentio, nisi in bonis amicitiam esse non posse ». Voir aussi ch. 6, §. 20, p. 14. Pour Aristote également (*Éthique de Nicomaque*, l. 8, ch. 3, §. 6, *op. cit.*, p. 234), « l'amitié parfaite est celle des bons et de ceux qui se ressemblent par la vertu » (« Τελεία δ' ἐστὶν ἡ τῶν ἀγαθῶν φιλία καὶ κατ' ἀρετὴν ὁμοίων »).

<sup>36</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 882-888.

<sup>37</sup> Plutarque, *Op. cit.*, vol. 1, ch. 7 vol. 1, ch.7 : « Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'amy », p. 44, B (« ὁ δὲ κόλαξ ἀφ' ἐνὸς διαγράμματος ἀεὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ πρὸς χάριν εἰωθὼς ὑποκρέκειν οὐτ' ἔργον οἶδεν ἀντιτεῖνον οὐτε ῥῆμα λυποῦν, ἀλλὰ μόνῳ παρέπεται τῷ βουλομένῳ, συνάδων ἀεὶ καὶ συμφεγγόμενος »).

l'âme accablée de son ami, lui inspirer plus d'espoir et d'ambition»<sup>38</sup>. Lucile exhorte donc Antoine à ne pas « ploye[r] au malheur<sup>39</sup> » et à espérer en la clémence d'Octave<sup>40</sup>. Pour atténuer la honte du vaincu et ses remords de s'être amolli dans les plaisirs, il met sa défaite sur le compte de la Fortune<sup>41</sup>, et l'excuse d'avoir cédé à la Volupté, qui a causé la perte d'Hercule lui-même, l'ancêtre d'Antoine<sup>42</sup>, dont les erreurs se trouvent ainsi relativisées : « Ce venin est mortel également à tous<sup>43</sup> ».

De telles répliques sentencieuses, en replaçant la situation tragique particulière d'Antoine dans un cadre philosophique plus général, ont un effet paradoxal. Elles incitent le héros, comme le public, à un recul réflexif ; pourtant le désespoir pousse Antoine à rejeter les objections et les circonstances atténuantes que son interlocuteur lui fournit : loin d'examiner sa conduite passée avec objectivité, il la condamne avec une obstination quasi masochiste. En tant qu'adjuvant à l'introspection, le personnage de Lucile assume ainsi le rôle dramatique du confident. Mais en qualité d'ami, il manque d'efficacité. En effet, non seulement il ne parvient pas à dissuader Antoine de se tuer, mais ses propos consolateurs, systématiquement contredits, amènent celui-ci à se déprécier toujours davantage, avec pour résultat de le conforter dans sa décision. Découragé, et peut-être finalement convaincu, en homme d'honneur qu'il est, que la seule issue pour son ami est bien de laver la honte de sa défaite par une « mort belle », « une mort genereuse<sup>44</sup> », Lucile finit par garder le silence, et fonde en larmes<sup>45</sup>.

Ces pleurs révèlent l'échec de l'amitié, et mettent en question l'optimisme des moralistes : l'ami n'est pas toujours l'ultime rempart contre l'adversité. De la part d'un soldat endurci, et de surcroît frotté de stoïcisme, ils surprennent le héros comme le public. Ils portent l'émotion à son point culminant, d'autant qu'en retour Antoine souffre de la douleur de son ami :

Appaisez votre ennuy, las ! et ne gemissez,

---

<sup>38</sup> *Laelius*, ch. 16, §. 59, p. 37 : « eniti et efficere, ut amici jacentem animum excitet inducatque spem cogitationemque meliorem ».

<sup>39</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 994.

<sup>40</sup> *Ibid.*, v. 1000-1047.

<sup>41</sup> *Ibid.*, v. 1118-1135.

<sup>42</sup> *Ibid.*, v. 1204-1229.

<sup>43</sup> *Ibid.*, v. 1177.

<sup>44</sup> *Ibid.*, v. 1236-1237.

<sup>45</sup> *Ibid.*, v. 1242. Le prototype de cette scène d'adieu pourrait se trouver à l'acte III (sc. 6) de *Daire*, de Jacques de La Taille, pièce publiée en 1573 : Artabaze, ne parvenant pas à dissuader Darius de se tuer, se pâme de douleur entre les bras de son ami. Le chœur fait ensuite l'éloge d'une « amitié si rare » (v. 1089) et de la fidélité d'Artabaze, qui n'abandonne pas son roi dans l'infortune.



Car par vostre douleur mon mal vous aigrissez<sup>46</sup>.

Garnier transpose ici sur la scène une situation décrite par Aristote: « Il est pénible de sentir un ami partageant douloureusement nos propres infortunes, puisque tout ami évite d'être pour ses amis une cause de chagrin<sup>47</sup> ».

Chagrin de Lucile, chagrin d'Antoine : tout en délivrant une instruction morale, Garnier exploite à fond les ressources pathétiques de la « sainte<sup>48</sup> » amitié affrontée au malheur, et qui s'avérant finalement impuissante, accède de ce fait au rang de passion tragique. Grâce aux transformations subtiles qu'il opère sur ses sources historiques, il hausse un obscur personnage au rang des amis exemplaires les plus illustres<sup>49</sup>.

### ***Roger et Léon : un cas litigieux***

Les relations entre Léon et Roger, sous les apparences du dévouement absolu, s'avèrent plus problématiques.

Le *Roland furieux*, traduit pour la première fois en français en 1543, a donné lieu à deux transpositions dramatiques avant 1582, l'année de *Bradamante*<sup>50</sup>. Pour sa tragi-comédie, Garnier choisit un épisode qui n'a pas encore été porté à la scène : les derniers événements précédant les noces du paladin Roger et de la guerrière Bradamante, c'est-à-dire, essentiellement, les chants XLIV à XLVI du poème. Ce sujet lui permet de construire la pièce sur un conflit dramatique fort, dont il est peut-être utile de rappeler d'abord les grandes lignes.

Bradamante et Roger s'aiment, et sont secrètement promis l'un à l'autre. Mais les parents de la jeune fille ne veulent pas pour gendre un simple chevalier sans fortune ; ils la destinent à Léon, le fils de l'empereur de Constantinople. Pour éviter ce mariage, Bradamante a fait

---

<sup>46</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 1246-1247.

<sup>47</sup> Aristote, *Éthique*, *Op. cit.*, l. 9, ch. 11§. 4, p. 285 : « τὸ δὲ λυπούμενον αἰσθάνεσθαι ἐπὶ ταῖς αὐτοῦ ἀτυχίαις λυπηρόν· πᾶς γὰρ φεύγει λύπης αἴτιος εἶναι τοῖς φίλοις ».

<sup>48</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 975.

<sup>49</sup> Garnier laisse percevoir cette intention dans les propos qu'il prête à Antoine (v. 976-979) : « Que si de quelque Dieu ma voix est entendue, / Et ne soit dans le ciel vainement espadue, / Une telle bonté sans gloire ne sera, / Et la postérité tousjours la vantera. »

<sup>50</sup> *La Belle Genièvre* (1564), comédie dont le texte est perdu et l'auteur inconnu, mais pour laquelle Ronsard a composé un prologue, un intermède et un épilogue ; *Roland le Furieux*, pièce également perdue, jouée à Saint-Maixent en 1581 (voir Alexandre Cioranescu, *op. cit.*, t. 1, ch. 7, p. 309-311).

proclamer un ban par Charlemagne : seul un guerrier capable de la vaincre en duel aura le droit de l'épouser. De son côté Roger, apprenant qu'il a un rival, décide de le tuer et de s'emparer de l'empire de Constantinople. Il se rend donc *incognito* à Belgrade, assiégée par l'armée grecque. Il vient au secours des Bulgares, et, à lui seul, leur permet de remporter la victoire, prouesse qui inspire à Léon une admiration sans limites. Le roi de Bulgarie ayant été tué par Léon au cours de la bataille, les Bulgares reconnaissants offrent à Roger de monter sur le trône. Obsédé par la haine, il refuse et repart en quête de son rival. En chemin, il est capturé par un partisan des Grecs et livré à la tante de Léon, dont il a tué le fils devant Belgrade. Elle le condamne à mort. Pendant ce temps Léon, qui s'est pris pour le vaillant chevalier inconnu d'une amitié aussi violente que soudaine, part à sa recherche, et le tire de prison. Roger, qui continue à cacher son identité, se sent désormais lié à lui par une dette de reconnaissance : il jure de consacrer sa vie à son service. Ensemble, ils gagnent donc la cour de Charlemagne, où Léon entend bien épouser Bradamante. C'est à ce stade de l'intrigue que commence la pièce.

Se sachant incapable de la vaincre, Léon demande à Roger de combattre Bradamante à sa place, en se faisant passer pour lui. Lié par son serment d'allégeance, le malheureux chevalier se sent contraint d'accepter, et le duel se solde par la défaite de la jeune fille, au grand désespoir des deux fiancés. Roger s'enfuit au fond d'une forêt, où il veut se laisser mourir de faim. Bradamante tente une manœuvre dilatoire : elle prétend être déjà mariée à Roger, que Léon devra donc tuer en duel, s'il persiste à vouloir l'épouser. Léon n'est pas troublé par ce nouveau défi, car il compte se faire remplacer à nouveau par son invincible champion, mystérieusement disparu. Il part à sa recherche et finit par le retrouver. Roger est alors bien obligé de lui révéler son identité, et qu'il lui a sacrifié son amour. Touché, Léon lui cède Bradamante. Il confesse sa supercherie devant la cour de Charlemagne, où vient d'arriver une ambassade des Bulgares qui veulent toujours pour roi le héros de Belgrade. Roger acceptant cette fois la couronne, les parents de Bradamante ne font plus obstacle au mariage. Quant à Léon, il épousera Léonor, la fille de Charlemagne.

L'histoire de Léon et Roger présente des analogies avec celle d'Antoine et Lucile. D'abord, elle repose sur une imposture : Lucile s'est faite passer pour Brutus, Roger prend la place de Léon, à qui il dissimule son identité. Tous se rencontrent lors d'une bataille où ils se trouvent dans des camps opposés. La valeur guerrière ou le dévouement intrépide de l'un des protagonistes inspire à l'autre une admiration qui le pousse à lui sauver la vie, et à vouloir

convertir cet ennemi en ami. On pourrait qualifier cette attirance subite de « coup de foudre » amical – une étude critique discernant même des tendances homosexuelles chez Léon<sup>51</sup>. De leur côté, Lucile et Roger ont contracté envers leur bienfaiteur une obligation dont ils s’acquittent en restant à leur service, avec loyauté et fidélité.

Ici s’arrêtent les ressemblances. En effet, alors que l’on ignore si Lucile s’est d’abord senti enrôlé contre son gré parmi les amis d’Antoine, il est sûr que Roger se trouve pris dans un piège, qui suscite l’intérêt dramatique et le pathétique de la pièce.

Ses délibérations sur ce point, rapportées au style indirect par l’Arioste<sup>52</sup>, sont développées par Garnier dans deux scènes distinctes. A la scène 2 de l’acte II, Roger souligne le caractère paradoxal de sa situation :

...de ce haineur l’amitié me sauva,  
Celuy que j’offensois, à mon bien se trouva.  
Je le cherchois à mort, il me donna la vie :  
J’estois jaloux de luy, je luy livre m’amie<sup>53</sup>.

Plus tard, il se repent passagèrement de sa promesse, en proie à un dilemme qui occupe toute la scène 5, et où il balance entre la foi jurée à Bradamante, les risques qu’il va lui faire courir en l’affrontant, et sa dette d’honneur envers Léon. Il finit par se résoudre au combat, mais en se limitant à parer les coups : au moins il ne blessera pas celle qu’il aime. En retour, Léon se trouve l’« obligé<sup>54</sup> » de Roger, et ce d’autant plus quand il apprend jusqu’à quel point celui-ci a poussé l’abnégation à son égard : pour ne pas le voir mourir de chagrin, il renonce à son tour à Bradamante. Mais de ce fait Roger lui est doublement redevable :

Je vy deux fois par vous<sup>55</sup> [...]   
« Vostre amour m’a donné, par deux fois opportune,  
Deux vies, et (malheur !) je n’en puis mourir qu’une<sup>56</sup> »,

répète-t-il.

---

<sup>51</sup> Valentina Denzel, « Entre amitié et amour – l’homosexualité masculine dans le *Roland furieux* (1532) de Ludovico Ariosto », 2008.

<sup>52</sup> L’Arioste, *Roland furieux, composé premièrement en ryme thuscane par messire Loys Arioste, ... et maintenant traduit en prose françoise par Jean Martin*, 1544, chant 45, p. 235.

<sup>53</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 795-798.

<sup>54</sup> *Ibid.*, v. 768 et 1497.

<sup>55</sup> *Ibid.*, v. 1529.

<sup>56</sup> *Ibid.*, v. 1533-1534.

Les deux personnages se trouvent donc liés par une chaîne d'obligations mutuelles, qui illustre le principe de réciprocité sur lequel Aristote fonde l'amitié<sup>57</sup>. Garnier le met d'autant plus en évidence qu'il ne fait pas voir au spectateur le moment où Roger révèle son identité à Léon, qui se déroule pendant un entracte<sup>58</sup>. On peut s'étonner que le dramaturge laisse ainsi passer l'occasion d'une belle « scène de reconnaissance », dont il ne montre que l'aboutissement. Mais l'épisode ainsi amputé centre l'intérêt sur l'assaut de générosité que se livrent alors les personnages, chacun tenant à céder Bradamante à l'autre : l'amitié « stimule aux belles actions » les hommes dans la force de l'âge, écrit Aristote<sup>59</sup>.

Toutefois elle suppose non seulement la réciprocité des services rendus, mais aussi celle de l'estime et de l'affection. En l'occurrence, est-ce bien le cas ?

Léon éprouve pour la valeur guerrière de Roger une admiration sans bornes -au point de trahir sa famille pour le sauver-, qui se renforce à mesure qu'il découvre ses vertus morales. Mais Roger peut-il estimer un rival qui reconnaît lui-même qu'il est de sa part

... deshonneste  
De se vouloir parer d'une fausse conquête<sup>60</sup>?

D'autant qu'il s'est abstenu, lui, de combattre Bradamante « par feintise<sup>61</sup> » en se laissant tuer par elle, comme il l'envisageait pendant sa scène de dilemme. Il n'est donc pas assez persuadé de la noblesse d'âme de Léon pour se confier à lui, et tente de dissimuler son désarroi quand celui-ci lui demande de le remplacer. L'Arioste indique alors seulement qu'il accède à la demande de son rival d'un air « joyeux<sup>62</sup> ». Garnier insiste sur son trouble, en créant une série d'apartés : tout à ses amours, Léon ne prête pas attention aux réactions de son interlocuteur<sup>63</sup>. S'avisant enfin de sa pâleur, il est incapable d'en deviner la cause.

---

<sup>57</sup> *Op. cit.*, livre 8, ch. 31. 8, ch. 3, §. 1, p. 232 (« οἱ δὲ φιλοῦντες ἀλλήλους βούλονται τὰγαθὰ ἀλλήλοις ταύτη ἢ φιλοῦσιν. Οἱ μὲν οὖν διὰ τὸ χρησίμον φιλοῦντες ἀλλήλους οὐ καθ' αὐτοῦς φιλοῦσιν, ἀλλ' ἢ γίνεταί τι αὐτοῖς παρ' ἀλλήλων ἀγαθόν ») et ch. 6, p. 234 (« οὔτοι γὰρ τὰγαθὰ ὁμοίως βούλονται ἀλλήλοις ἢ ἀγαθοί, ἀγαθοὶ δ' εἰσὶ καθ' αὐτοῦς »).

<sup>58</sup> Les premiers vers de la scène, prononcés par Léon (v. 1479 *sqq.*) indiquent clairement que Roger vient de lui faire des aveux auxquels le public n'a pas assisté : « Dea, mon frere, et pourquoy ne me l'avies-vous dit ?... »

<sup>59</sup> *Op. cit.*, l. 8, ch. 1, livre 8, ch. 1, §. 2, p. 229 : « Καὶ νέοις δὲ πρὸς τὸ ἀναμάρτητον καὶ πρεσβυτέροις πρὸς θεραπείαν καὶ τὸ ἐλλείπον τῆς πράξεως δι' ἀσθένειαν βοηθείας, τοῖς τ' ἐν ἀκμῇ πρὸς τὰς καλὰς πράξεις ».

<sup>60</sup> v. 741-742.

<sup>61</sup> v. 978.

<sup>62</sup> *Op. cit.*, chant 45, p. 235 : « avec visage plus que le cœur, joyeux luy respondit, qu'il estoit pour faire toutes choses pour luy, bien qu'il se sente ferir le cœur d'un fiere douleur. »

<sup>63</sup> v. 713, 719, 730-732, 738.

LEON : Quoy ? vous sentez-vous mal ? la couleur vous abaisse.  
ROGER : Vos langoureux discours me plongent en tristesse.  
LEON : Hà là, mon bon ami, c'est de franche amitié  
Que vous avez ainsi de mes tourmens pitié<sup>64</sup>...

Le thème de la compassion est traité ici non comme la preuve indéniable d'une « sainte » ou « franche amitié », mais comme un lieu commun auquel Roger recourt pour masquer ses véritables sentiments, et auquel Léon se laisse prendre, se fiant aux apparences. Nous voilà donc bien loin de la confiance et de la compréhension mutuelles qui unissent Antoine et Lucile. C'est que, contrairement à eux, Roger et Léon n'ont pas encore eu le temps de se connaître.

On serait tenté d'interpréter ce quiproquo, et l'ensemble des rapports entre les deux chevaliers, comme la naissance difficile d'une amitié qui s'épanouirait au dénouement, une fois que les personnages ont eu l'occasion de mieux s'apprécier<sup>65</sup>. En fait, chez l'Arioste et encore plus chez Garnier, la situation finale n'est pas aussi simple, ni aussi « optimiste<sup>66</sup> » qu'on aimerait le croire. En effet, si de part et d'autre les personnages sont liés par la reconnaissance, et si l'on peut admettre que Roger finit même par « estimer Léon pour son autre courage : l'honnêteté et la générosité avec lesquelles il reconnaît et répare ses fautes<sup>67</sup> », ces deux sentiments ne débouchent pas pour autant sur une affection réciproque.

Roger a poursuivi jusqu'en Bulgarie, afin de s'en « desfaire », un « rival adversaire » qu'il « avai[t]en horreur<sup>68</sup> ». Certes, ses sentiments ont évolué depuis que Léon l'a sauvé, (ce qu'indique l'emploi de l'imparfait), et il s'avoue même touché par « l'amour si entier<sup>69</sup> » que celui-ci lui porte. Mais il semble en être embarrassé. Contrairement au personnage que l'Arioste décrit tiraillé entre « haine, ire, et venin » et « amour » après son sauvetage<sup>70</sup>, celui de Garnier manifeste bien peu de tendresse envers son bienfaiteur. Alors que celui-ci l'appelle son « bon ami<sup>71</sup> », son « frère<sup>72</sup> » il répond à ces hypocorismes par une apostrophe distante,

---

<sup>64</sup> v. 733-736.

<sup>65</sup> C'est l'opinion de Marie-Madeleine Mouflard (*Robert Garnier (1545-1590). Etude biographique et littéraire*, 1961-1964, vol. 3, p. 177) : « l'amitié entre Léon et Roger, imparfaite au début, atteint la perfection au dénouement ».

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> v. 790-791.

<sup>69</sup> v. 1524.

<sup>70</sup> *Op. cit.*, p. 235.

<sup>71</sup> v. 735.

sinon ironique : « Invincible Cesar<sup>73</sup> ». Bien plus, même après que Léon a renoncé pour lui à Bradamante, il ne se comporte pas en ami : il accepte, avec la couronne de Bulgarie, de reprendre la guerre contre Constantinople<sup>74</sup>. Il est vrai que son engagement se limite à défendre ses futurs sujets, sans envahir la Grèce comme les ambassadeurs bulgares le lui demandent<sup>75</sup>. Mais ne devrait-il pas mieux rétribuer l'amitié de Léon, en s'abstenant de combattre son père et sa nation ? D'autant plus que Léon, au contraire, lui donne une ultime preuve de sa générosité en promettant la paix aux Bulgares, pour qu' « aucun souci » ne vienne troubler le bonheur du futur marié<sup>76</sup>. Il semble que la dette de reconnaissance, quand elle se fait si lourde qu'elle devient impossible à honorer, finit par entraver les sentiments qu'elle devrait, en principe, faire naître.

Le spectateur pourrait éprouver une certaine frustration devant le sort de Léon, qui par son sacrifice a racheté très largement ses subterfuges passés et cependant ne reçoit, chez l'Arioste, aucune compensation. Pour rétablir l'équilibre, Garnier ajoute au dénouement un épisode de son cru : les fiançailles du jeune prince avec la fille de Charlemagne<sup>77</sup>. Léon se trouvant ainsi récompensé de son exceptionnelle « courtoisie<sup>78</sup> », le public peut se sentir comblé par cette issue totalement heureuse, et, aussi, parfaitement morale.

Dans *Marc-Antoine et Bradamante*, Garnier transpose sur la scène des récits pouvant servir d'exemples aux préceptes des moralistes dont il s'est nourri, n'hésitant pas, afin de les illustrer encore plus fidèlement, à s'écarter parfois de ses sources narratives.

Mais, une fois mise à l'épreuve des situations dramatiques, la doctrine philosophique perd quelque peu de son évidence. Certes, l'amitié vraie ne peut exister sans la vertu -militaire, mais surtout morale- des partenaires. C'est elle seule qui rend possibles l'estime, la confiance, la communauté de valeurs et de sentiments qui atteignent leur apogée dans les malheurs

---

<sup>72</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 759,1479.

<sup>73</sup> *Ibid.*, v. 1485.

<sup>74</sup> Roger a la même attitude chez l'Arioste : si les Bulgares « peuvent avoir leur Roy avecques eulx, esperent de luy oster l'Empire de la Grece. Rogier accepta le Royaulme, et ne resista guieres a leurs parolles » (*op. cit.*, chant 46 41, p. 241-242).

<sup>75</sup> Garnier, *Marc-Antoine*, v. 1751-1760.

<sup>76</sup> *Ibid.*, v. 1761-1766. Chez l'Arioste, Léon déclare également que, Roger étant roi des Bulgares, « la paix estoit des l'heure faicte entre eulx » et son père (*op. cit.*, chant 46 41, p. 242).

<sup>77</sup> *Ibid.*, v. 1907-1914.

<sup>78</sup> « Courtoisie » est le terme employé par le traducteur Jean Martin qui, en dégageant le « sens allégorique » du poème, met l'accent sur la grandeur d'âme de Léon, présenté comme le véritable héros du dernier chant, dans lequel « est contenue la courtoisie de Léon, lequel pour non laisser perir Rogier, qui se mouroit a cause de la grande amour qu'il portoit à Bradamant, força ses propres desirs » (*op. cit.*, non paginé).

partagés. Pourtant, la loyauté et la sollicitude de Lucile n'adoucissent que passagèrement, et même aggravent, la douleur d'Antoine.

Cette vision pessimiste n'est pas imputable aux seules nécessités du tragique. Même dans le bonheur final, l'amitié ne triomphe qu'en apparence dans *Bradamante*. Nouées dans le malentendu, les relations entre Roger et Léon, où pourtant l'honneur et l'émulation entrent en jeu, n'aboutissent qu'à une amitié à sens unique, ou du moins à une disproportion des sentiments, peu conforme à l'idéal d'échange affectif présenté par les moralistes. En adoptant un sujet romanesque et moderne, le dramaturge a été amené par la complexité de l'intrigue à explorer des cas de figure nouveaux pour lui, lui permettant de nuancer sa représentation de l'amitié qui, de l'exemplarité antique de la tragédie aux rebondissements dramatiques de la tragi-comédie, s'est aussi, de ce fait, quelque peu assombrie.

Florence Dobby-Poirson

### **Bibliographie**

APIEN, *Les Guerres civiles à Rome*, Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres), 1993-2008, 4 vol. [J. Combes-Dounous et P. Torrens (trads.)].

ARIOSTO, Ludovico, *Roland furieux, composé premièrement en ryme thuscane par messire Loys Arioste... et maintenant traduit en prose françoise par Jean Martin*, Lyon, S. Sabon pour J. Thellusson, 1544. [J. Martin (trad.), J. Des Gouttes (éd.)].

ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965. [J. Voilquin (trad.)].

BERNAGE, Siméon, *Étude sur Robert Garnier*, Paris, Delalain frères, 1880.

DE CESARI, Cesare, *Cleopatra, tragedia*, Venise, G. Griffio, 1552.

CICÉRON, *L'Amitié (Laelius de Amicitia)*, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1983 [R. Combès (éd. et trad.)].

CIORANESCU, Alexandre, *L'Arioste en France : des origines à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions des Presses modernes, 1939, 2 t., 1 vol.

DENZEL, Valentina, « Entre amitié et amour – l'homosexualité masculine dans le Roland furieux (1532) de Ludovico Ariosto », *Loxias*, n° 22, mis en ligne le 15 septembre 2008, <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=2519>.

ÉRASME, Didier, *Les Adages*, Paris, Les Belles Lettres (Le miroir des humanistes), 2011, 5 vol. [J.-C. Saladin (éd. et trad.)].

GARNIER, Robert, *Œuvres complètes*, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1952-1979, 4 vol. [R. Lebègue (éd.)].

GHIRALDI CINTHIO, Giovanni Battista, *Cleopatra, Tragedia*, Venise, G. C. Cagnacini, 1583.

JODELLE, Étienne, *Cléopâtre captive*, Mugron, J. Feijóo, 1990. [F. Charpentier et al. (éds.)].

LAVOINE, Serge, « L'influence du Plutarque d'Amyot sur la tragédie française du XVI<sup>e</sup> siècle », dans Michel BALARD (éd.), *Fortunes de Jacques Amyot, Actes du colloque international de Melun (18-20 avril 1985)*, Paris, Nizet, 1986, p. 273-281.

MOUFLARD, Marie-Madeleine, *Robert Garnier (1545-1590). Étude biographique et littéraire*, La Ferté Bernard et La Roche-sur-Yon, Imprimerie Centrale de l'Ouest, 1961-1964, 3 vol.

PASTORELLI, Celso, *Marcantonio e Cleopatra*, Vérone, S. dalle Donne et G. Fratelli, 1576.

PLUTARQUE, *Les Œuvres morales & meslees de Plutarque, Translatees du Grec en François par Messire Jacques Amyot*, Paris, M. de Vascosan, 1572. [J. Amyot (trad.)].



— *Les Vies des hommes illustres Grecs et Romains, comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chæronæe...*, Paris, G. de la Nouë, 1579 2 t., 1 vol. [J. Amyot (trad.)].

SPINELLO, Marco Alessandro, *Cleopatra, Tragedia*, Venise, P. de Nicolini da Sabbis, 1550.